

Ils avaient tout à coup reconnu le père Barabas.

Ils en avaient fait des gorges chaudes au premier moment.

A la longue, ils comprirent le dévouement du vieux.

Et ils échangeaient maintenant un sourire lorsqu'ils le voyaient l'hiver, s'assoupissant à la chaleur du poêle, il y avait dans ce sourire plus de pitié que de malice, car ils pensaient que c'était l'époque du carnaval, que le père Barabas avait passé la nuit au bal, qu'il n'avait dû rentrer rue des Acacias que vers cinq ou six heures du matin. Il n'avait donc dormi que deux heures, à peine, car cela ne l'empêchait pas, après ces nuits blanches, d'être exact à son travail.

Par exemple, si les clercs la connaissaient, cette vie, son fils, jamais, ne s'en était douté.

Trop jeune encore pour fréquenter ces bals, sans argent, l'esprit ambitieux et occupé uniquement de son travail, il était arrivé à dix-huit ans sans savoir.

Et le père Barabas voulait le lui laisser ignorer toujours.

Il ne voulait pas le gêner. Cela le fatiguait beaucoup, ces veilles, mais il refusait de le laisser paraître.

Son fils eût peut-être renoncé à son avenir s'il s'était douté que le père se tuait pour subvenir aux dépenses de son instruction.

A l'étude, le père Barabas s'était pris d'une affection particulière pour Lafistole.

Barabas était naïf.

Il éprouvait de l'admiration pour ce garçon au bagout parisien, très habileur, plein d'anecdotes, qui ne se gênait pas pour raconter ses aventures de femmes, ses projets ambitieux de fortune et d'avenir.

Le caissier l'avait séduit par son ton de viveur et son élégance toujours fringante.

Et Lafistole avait eu bientôt un ami dans ce brave homme.

Sans savoir pourquoi, tout simplement peut-être parce qu'il sentait le besoin d'entretenir auprès de lui un dévouement qui pouvait toujours lui être utile, le caissier lui témoignait certains égards particuliers qui flattaient le vieux. Il venait parfois s'asseoir près de l'expéditionnaire et causait avec lui quelques minutes. Dans les premiers temps, Barabas, craintif, s'était imaginé qu'il allait être tourné en ridicule et que le caissier lui préparait une de ces "fumisteries" énormes, toujours chères à la Basoche; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé et son affection pour Lafistole en augmenta.

Un jour il s'était hasardé à l'inviter chez lui, rue des Acacias, et Lafistole avait accepté.

C'était une petite réunion de famille à l'occasion d'Henri qui venait d'être reçu à Saint-Cyr.

Lafistole charma la famille par sa gaieté bon enfant, son entrain, sa verve intarissable.

Il eut des mots charmants pour Henri, pour la mère Barabas, pour ceux qui se trouvaient là...

L'intimité était donc grande entre eux, et Barabas ne fut pas étonné, un matin, avant son départ pour l'étude et au moment où il posait sur sa tête son éternel chapeau haut de forme, de recevoir la visite de Lafistole.

Barabas était seul. Sa femme venait de descendre pour aller au marché de la place Saint-Pierre; Henri était absent.

Lafistole avait l'air agité.

Barabas s'en aperçut tout de suite.

—Qu'est-ce qu'il y a? dit-il.

—J'ai besoin de vous, Barabas.

—Tant mieux. Cela me fera plaisir de vous rendre service.

Lafistole réfléchit un peu; sans doute pour réunir, dans son esprit, les détails d'une histoire qu'il avait inventée en chemin.

—J'ai chez moi, rue de Tournon, des papiers de famille très importants. Lorsque je dis que ce sont des papiers de famille,—et il appuya sur le mot,—je me trompe, car ils appartiennent à une famille qui n'est pas encore la mienne mais dans laquelle je vais entrer prochainement. C'est à ce titre qu'ils m'ont été confiés, afin qu'ils soient en lieu sûr. Depuis longtemps je les avais chez moi; or, depuis quelques jours, quelques indices me font craindre qu'ils n'y soient plus en sûreté. Des gens, intéressés à le reconnaître, les recherchent; alors, j'ai pensé à m'en dessaisir. Mais, pour cela, il me faut un ami dévoué, dont la vie retirée éloignera toujours les soupçons, et j'ai pensé que cet ami, Barabas, ce serait vous... Me suis-je trompé?

—Non, Lafistole, vous avez eu raison de compter sur moi.

—J'ai apporté les papiers.

—Vous avez bien fait.

—Jamais vous n'en parlerez à qui que ce soit!

—Jamais. Je fais cependant une exception en faveur de ma femme. Il est nécessaire qu'elle soit mise dans la confidence.

Lafistole fit la moue.

—Notre appartement est si petit, si peu meublé, dit-il, que ma femme s'apercevrait bien vite que j'y cache quelque chose. Les femmes sont curieuses, vous savez? Tandis qu'au contraire, si elle sait.

—Vous avez raison.

Lafistole tira de son pardessus un petit coffret en bois, fermé à clef, et le tendit à Barabas.

—Les papiers sont là, dit-il... Je garde la clef.

—Naturellement!

—Vous ne me demandez pas quelle est la nature de ce dépôt.

—A quoi bon? Cela ne m'intéresse pas.

—Voilà qui est d'une discrétion! Vous ne vous en séparerez jamais?

—Jamais!

—Vous le promettez, quoi qu'il arrive?

—Quoi qu'il arrive.

—Vous ne les donnerez à personne?

—A personne, M. Lafistole.

—Même si l'on venait vous les réclamer de ma part?...

—C'est entendu.

—Mais si l'on vous présentait un mot de moi?

—Du moment que vous me prévenez...

Lafistole respira.

—Allons, murmura-t-il, si jamais quelqu'un se doute que les papiers sont ici!...

—Nous allons être en retard pour l'étude, monsieur Lafistole, dit Barabas.

—Une fois n'est pas coutume. Partons.

Barabas enferma le coffret dans une armoire.

—Ce soir, dit-il, je chercherai une autre cachette.

Ils partirent. Lafistole ne se tenait pas de joie. Il se dandinait en faisant tourner sa canne, lorgnant les filles.

Il avait pris Barabas familièrement sous le bras.

—Vous savez, Barabas, que je me marie? Un grand mariage!

Une jeune fille très belle et très riche, d'une famille très puissante. Ah! vous entendrez bientôt parler de moi...

—Oh! moi, disait placidement le bonhomme, je savais bien que vous réussiriez.

Ils entrèrent à l'étude.

Ce fut ce même jour que Lafistole annonça son mariage à ses camarades.

Toutefois il ne prononça pas le nom de la famille d'Hautefort.

Et le petit clerc lui ayant demandé, avec une ironie incrédulité, comment s'appelait sa fiancée, il dit seulement que son prénom était Bérengère.

Quelques jours se passèrent.

On se rappelle que lorsque Séverac était venu réclamer son argent à Lafistole, celui-ci avait été obligé d'avouer que la caisse était vide.

L'instruction avait essayé d'apprendre à qui les vingt mille francs, remboursés à Séverac, avaient été empruntés par Lafistole.

Elle n'y était point parvenue.

Barabas, au courant de son intimité, avait raconté à Lafistole qu'à force d'économies entassées sou à sou depuis bien des années, il avait réalisé une vingtaine de mille francs destinés à l'éducation d'Henri et plus tard à remplir de temps en temps, le porte-monnaie de l'officier.

Ce fut Barabas qui prêta les vingt mille francs à Lafistole.

Celui-ci avait dit simplement:

—Je vous les rembourserai le lendemain de mon mariage, au plus tard—à moins que je ne vous rembourse demain ou après-demain, ce qui serait fort possible.

Barabas avait donné sans défiance.

Et de fait, il n'avait pas eu à s'en repentir.

La veine revint, les nuits suivantes, à Lafistole, et le père Barabas rentra dans sa petite fortune.

Cela ne fut pas sans lui donner une haute idée de son ami, car Lafistole ne manqua pas de dire qu'il avait reçu de l'argent de sa famille.

Lorsque le caissier fut renvoyé de l'étude, il expliqua sa sortie de la façon la plus naturelle du monde.

—J'ai besoin de tout mon temps, avait-il dit. Je quitte l'étude. Il faut que je me prépare à ce mariage...

Barabas, pour la première fois, avait insinué:

—C'est curieux, M. Lafistole, pourquoi cachez-vous si soigneusement le nom de la famille de votre future femme?

Alors Lafistole avait dit:

—C'est juste.

Et dans l'oreille du bonhomme il coula:

—Celle que j'épouse, ce n'est ni plus ni moins que Mlle Bérengère d'Hautefort, petite-fille du procureur-général près la cour d'Orléans. Ne le dites pas encore.

Barabas ouvrit de grands yeux.

—Ah! monsieur Lafistole, avait-il dit tout ému, je suis bien content pour vous, bien content, mais cela ne m'étonne pas!

Ce fut un grand chagrin pour Barabas lorsque Lafistole ne reparut plus à l'étude.